

Philosophie de la

Ce florilège public paraît à titre de témoignage et acte de privilège de l'auteur. Il veut ainsi contribuer à l'éclosion d'un projet francophone dans le monde. L'auteur a introduit et enrichi l'actualité.

Il s'agit ici d'une sélection d'ouvrages, de conférences, ayant pour lecteur y pulsera de quoi imbuir les facettes - linguistiques, culturelles, éthiques, - d'une « francophonie » comme un Humanisme, une « mult-modernité, de la pluralité et de la

Stello Farandis, Secrétaire
la Francophonie en République
parents émigrés grecs (1950-
« Français » dans tout l'Occident
chaussures et sa mère colportait
Lettres, il s'adonne à de
présente une thèse sur « L'Europe
devient malade » (1970) à la
Sorbonne. Par ailleurs, il est
côtés de Pierre Mendès
Mitterrand et de Georges
du Haut Conseil de la Culture
Président Jacques

EPILOGUE

Le Droit Humain, Amiens, 10 mars 1998 *Un humanisme pour le XXIème siècle*

Il est évident que la franc-maçonnerie a été victime de tous les régimes dictatoriaux, totalitaires, (je) dirai même que la répression contre la franc-maçonnerie est souvent le test du régime dictatorial, tyrannique ou intolérant.

Alors (je) vais vous parler très sincèrement et ébaucher avec vous des considérations de caractère philosophique, historique et politique à la fois, et qui sont inspirées de mon expérience personnelle. (Je) ne (vous) fais pas un cours (je) vous fais part de réflexions qui s'enracinent dans l'expérience personnelle, où (je) mêle ce qu'ont été ma vie, ma réflexion et mes travaux de recherche.

Le fait que mes parents étaient d'origine grecque a beaucoup conditionné mon évolution, en particulier cette inclination au biculturalisme. Et, par rapport à mes camarades de classe, (je) me souviens très bien que (j'avais) souvent deux versions de la réalité alors qu'ils n'en avaient qu'une. Ou alors, (j'avais) la genèse des réalités, alors qu'ils les prenaient en face sans l'épaisseur et la profondeur historiques conférées, tout simplement, par la connaissance des racines grecques. Quand la maîtresse disait : "Personne ne sait dans cette classe ce que veut dire *métamorphose*", moi qui n'étais pas très brillant élève dans le primaire, (je) levais la main pour dire ce que cela voulait dire. (J'ai) donc une expérience, dans l'enfance, qui m'amène à réfléchir sur la richesse qu'offrent la diversité et l'interculturalité. Ce sont des richesses que je n'ai pas apprises simplement par les livres ou dans une réflexion d'ordre seulement philosophique, mais que (j'ai) vécues. Aussi, si vous préférez : la réflexion et le vécu se sont entrecroisés.

(Je) passerai très vite sur ce que m'a apporté, deuxièmement, et pour beaucoup, l'expérience de mes maîtres. (J'ai) eu la chance inouïe de rencontrer quelques maîtres qui ont été prodigieux. Un

professeur de français, René Dimont, qui, en classe de 2^e, a été pour moi une révélation du plaisir de la culture et de la littérature. Quand il nous apprenait à réciter des poèmes de Marot, je m'en souviens, cela a été pour moi une révélation. Je suis entré, moi le fils de l'ouvrier en chaussures de banlieue, dans l'univers de la culture. Vous savez le mot de Condorcet sur la culture : "C'est ce qui embellit la vie de l'homme et lui procure des plaisirs toujours purs dont la jouissance s'accroît à mesure qu'elle se partage". Eh bien, j'ai vraiment ressenti cela avec ce maître, qui était très simple en plus, et très vrai. Et comme j'éprouvais beaucoup d'enthousiasme, et que j'avais un certain talent pour la diction, il m'a entraîné à la Comédie française chez des amies qu'il avait, pour que je puisse m'exprimer devant elles. Alors, avec un ami, nous interprétons à tour de rôle Philinte ou Alceste, dans *Le Misanthrope*. L'ami, Claude Durand, est maintenant le patron de Stock et de Fayard.

D'autres professeurs ont joué un grand rôle, ainsi le professeur de philosophie Raymond Lallez. Je prenais des notes, je n'ai jamais relu toutes ces notes mais je pourrais presque les réciter par cœur, tellement je buvais ses paroles. J'étais, je vivais Kierkegaard et Kant ; pour moi, il ne s'agissait pas de choses abstraites, vagues : je participais. Il avait un art pour vous faire entrer de plain-pied dans la vie philosophique et il m'a beaucoup marqué.

Et puis j'ai eu ensuite, alors je cite quelques exemples - un grand maître, unique, en Sorbonne, quand j'étais étudiant. Ça a été le coup de foudre, littéralement, c'est-à-dire que je disais les fins de ses phrases avant qu'il n'ait eu le temps de les prononcer, tellement j'étais en communion intellectuelle, j'allais dire spirituelle, avec lui. Ce professeur, qui s'appelait Alphonse Dupront, était une sorte de monstre sacré comme on n'en fait plus, et qui avait une approche tout à fait originale de l'histoire : une histoire globale. Il n'y avait pas l'histoire économique, l'histoire sociale, l'histoire sexuelle, l'histoire politique, non, il y avait tout à la fois, l'histoire totale. Et en plus, une grande importance accordée à la sémantique historique, qui consiste à suivre l'histoire des mots, du sens des mots. Quand quelqu'un parle maintenant, que ce soit un ami, un voisin, un élève, un camarade, un militant, n'importe qui, j'ai un réflexe qui consiste à me demander dans quel sens il utilise le mot

qu'il est en train d'employer. Et, souvent, il y a un mot qui m'accroche et je me dis : tiens, au fait, quand est né ce mot ? et que veut-il dire ? Et je suis persuadé, c'est une des grandes convictions que je veux vous exprimer ce soir, que l'humanité sera comme le papillon qui s'envole à partir de la chrysalide barbare, quand elle saura être vigilante sur les mots.

Condorcet, le grand Condorcet, - qui a été sans doute, même si cela n'a jamais été vraiment vérifié mais je pense que c'est vraisemblable, membre de la loge des Neuf Soeurs, - Condorcet, à la fin de sa vie, n'a qu'une seule préoccupation : il lance, en 1793, (ce n'est pas tout à fait la fin de sa vie mais disons qu'il avait quelques raisons pour s'imaginer que les années qui se présentaient ne seraient pas forcément calmes) - quand la tourmente révolutionnaire est à son paroxysme, une revue qui s'appelle le *Journal d'instruction sociale*. Et vous savez quel était le principal objectif de ce journal ? C'était de s'attacher à certains mots et d'essayer de voir quel sens ils avaient eu dans le passé, quels différents sens les gens prêtaient à ce mot, pour essayer de faire un peu plus la clarté, de détruire les confusions et les ambiguïtés. Car il était obsédé par des scribes de l'ancienne Egypte qui utilisaient des signes et des sons, mais qui avaient un sens pour le peuple et un sens pour eux. Cette double-entente, cette confusion, ce jeu, cette manipulation, sont pour lui un obstacle à l'authentique République, à l'authentique démocratie.

Il faut un langage républicain pour qu'il y ait une vraie République. Il faut qu'il y ait une parfaite clarté, coïncidence, honnêteté dans le langage, sinon c'est comme dans un commerce, dans un échange. Aujourd'hui il y a les monnaies qui flottent, pourquoi ? Parce qu'un crime a été commis par un président américain, en 1971, qui a décidé de laisser flotter librement le dollar alors qu'il joue le rôle de monnaie internationale : c'est comme des maçons qui voudraient construire des maisons en ayant un mètre qui bougerait constamment ! Eh bien, dans le langage c'est pareil. Le langage ce n'est pas un outil individuel, c'est un outil collectif. Et si, dans le commerce, dans l'échange, je triche car je manipule mon interlocuteur, parce que j'emploie des mots en utilisant la charge positive que ce mot a pour lui, alors qu'en fait je veux y glisser d'autres choses, d'autres contenus, alors nous

sommes dans ce que Condorcet appelait le jeu de fourbes et de dupes.

(J'a) été très marqué par cela. (J'a) été aussi très marqué par des hommes politiques comme Pierre Mendès France, François Mitterrand ou d'autres. A ce sujet, (e) m'exprimerai peut-être un jour, dans d'autres circonstances, encore que (je) n'y aie pas totalement réfléchi. Mais (j'ai) beaucoup de choses à dire, (me) semble-t-il, qui sont des témoignages.

La Francophonie m'a beaucoup marqué aussi, c'est ce que je vais évoquer maintenant. (J'ai) été très influencé par une expérience qui dure maintenant depuis dix-sept ans, au service de la langue française et de la Francophonie dans le monde. (J'ai) été un témoin, un acteur, et je crois aussi avoir participé, pour ma modeste part, à la création de quelque chose d'historique.

Il n'y avait pas le mot "Francophonie" dans les institutions officielles de la République française avant 1984, cela n'existait pas. On disait : le Haut Comité de la langue française, mais il n'y avait pas de Francophonie. Qu'est-ce qui s'est passé ? On a voulu marquer qu'il y avait un lien entre peuples et pays qui dépassait le lien de la langue, et que, d'autre part, cette langue n'était plus la propriété des seuls Français, qu'il fallait s'habituer à la traiter en la partageant avec d'autres. Et (j'ai) fait aussi l'expérience du creuset, du laboratoire que représentent la France et toute la Francophonie.

Il y a un message que je veux faire passer ce soir, et cela va peut-être vous paraître un peu prétentieux. En effet, (j'ai) l'impression que l'humanité n'a pas su, jusqu'à ce jour, faire vivre ensemble trois thèmes, trois principes : la liberté, l'égalité et la différence ou la diversité. Tantôt c'est l'unité dans l'uniformité, tantôt c'est la diversité dans la division, tantôt c'est la reconnaissance de la différence mais à condition que ce soit dans le cadre hiérarchique. Oui, vous êtes différents, restez différents. [...] Tantôt c'est la revendication de la différence, mais une revendication qui finalement tourne mal, comme une certaine revendication féministe aux Etats-Unis qui a abouti à des comportements ségrégationnistes. On a même vu, dans un congrès américain de lesbiennes, récemment, une lesbienne se lever à ce congrès et dire : "je ne veux pas qu'on me considère seulement comme une lesbienne, mais comme une lesbienne noire !" Alors,

etc.. Vous voyez ce compartimentage, cette fragmentation, ce communautarisme auquel cela nous conduit. Si bien que l'unité de la communauté nationale, ou humaine simplement, disparaît, est dissoute au profit de catégories qui l'emportent. Faire vivre à la fois nos trois principes me paraît une noble tâche mais très difficile.

Lorsque Louis Mexandeau, ministre des PTT, avait accepté de lancer un timbre à l'effigie de la Francophonie, (e) lui avais proposé, ce qu'il avait accepté, un slogan : au bas du timbre, on voyait trois profils, trois personnages représentant des peuples de couleurs différentes et le slogan était « *Egaux, différents, unis : la Francophonie* ».

Toutes les expériences que j'ai connues dans ma vie - avec mes parents, avec mes professeurs, avec les leaders politiques, avec les responsabilités qui ont été les miennes, finalement aboutissent à une grande réflexion : quel humanisme pour l'an 2000 et les années qui viennent ? Quelle forme d'humanisme ? Car je considère qu'il y a une nécessité urgente à réfléchir, les uns et les autres, en dialoguant, en échangeant, à ce que doit être l'humanisme dans les conditions nouvelles où l'humanité est plongée.

Le mot « humanisme » - je reviens toujours à mon tic, la sémantique historique - le mot humanisme est tardif dans la langue française, contrairement à ce qu'on pourrait penser, et a pris des sens différents. Lorsqu'on le voit apparaître, en 1765, il désigne plutôt l'amour de l'humanité, synonyme de philanthropie. En 1846, il désigne une philosophie qui prend l'homme pour le commencement et la fin - et on revient aux célèbres philosophes stoïciens de l'Antiquité, Tércence en particulier : « rien de ce qui est humain ne m'est étranger » ou bien la célèbre phrase du philosophe grec Protagoras disant : « *L'homme est la mesure de toute chose* ». En 1877, très tardivement, apparaît un autre sens du mot « humanisme » : il désigne les humanistes de la Renaissance. Donc, les humanistes de la Renaissance ne se sont pas appelés « humanistes », le mot « humaniste » pour les désigner est beaucoup plus tardif, postérieur. C'est l'ensemble de ces lettrés des XVe et XVIe siècles qui ont pris l'Antiquité pour modèle, réfutant la barbarie des Goths, avec d'ailleurs une certaine exagération !

Au point où je suis dans cet exposé qui est déjà fort prétentieux - je m'en rends compte en entendant l'écho en moi - je vais essayer d'aller plus loin encore.

185

184

Jusqu'au XXe siècle et depuis le XVIIIe siècle, ce qui a motivé les hommes, c'est surtout la recherche du sens de l'histoire. Beaucoup de gens, n'espérant plus dans l'autre monde, ont espéré en un monde autre. Face à cela, quel peut être notre apport ? De quoi pouvons-nous témoigner ? Précédemment, j'ai évoqué les influences qui m'avaient marqué, mais comme disait Jean-Paul Sartre : "L'essentiel n'est pas ce qu'on a fait de vous, mais ce que vous faites avec ce qu'on a fait de vous".

Eh bien, je souhaiterais que mon effort fût cela : avant de chercher quel est le sens de l'histoire, on devrait s'attacher à l'histoire du sens et ne jamais prendre au pied de la lettre les mots ou les sens apparents qu'ils ont pour les uns ou pour les autres.

Et pour commencer, il convient de distinguer trois "Histoires". Elles sont sans doute imbriquées comme des tables gigognes, emboîtées, articulées, mais il convient aussi de les distinguer. Il y a d'abord l'histoire du monde, de l'univers : a-t-il un sens ? Pour le moment il semble que tous les philosophes, astrophysiciens, se mettent d'accord sur une idée : il y a une marche croissante ou ascendante, dans une échelle de temps qui n'est pas la nôtre et qui englobe des milliards d'années, vers la complexité.

L'histoire de l'humanité, elle, est à une autre échelle puisque les découvertes paléontologiques nous amènent à un million ou 3 millions d'années, pour le début de ce qu'on pourrait appeler le processus d'humanisation, qui se distingue notamment par le fait que le pied libère la main, la main libère la mâchoire, la mâchoire libère le crâne et le crâne lui-même va libérer certaines fonctions, notamment, à partir du moment où se creuse le sillon de Broca et où le larynx tombe à la verticale, le langage.

L'histoire de l'humanité a-t-elle un sens comme certains l'ont cru, et notamment les philosophes des Lumières au 18e siècle, avec cette croyance au bonheur, à la marche vers le bonheur ? Condorcet, le pauvre, allais-je dire, car il est si grand par ailleurs ! allait jusqu'à penser qu'avec les armes modernes les guerres seraient beaucoup moins sanglantes...

Certains répondent à leur manière, aujourd'hui, à cette question, vous le savez : c'est la mort de l'histoire, la fin de l'histoire. L'histoire est terminée. Avec le triomphe du capitalisme, de la mondialisation etc. ça v est on est arrivé au bout. on ne peut

pas aller plus loin. C'est la thèse célèbre de Francis Fukuyama, écrivain américain d'origine japonaise.

Et l'histoire de chaque individu, de chaque personne ? On ne peut pas échanger sa mort avec qui que ce soit, on a un destin qui ne peut pas être remplacé par un autre. Quel est le sens de ce destin et quelles influences ont réciproquement ces histoires du monde, de l'humanité et de chaque individu ?

Pour ma part, au fond de moi et de mon expérience personnelle, philosophique, politique, il y a un refus. Et peut-être au fond de vous-même, vous, devant qui j'ai l'honneur de m'exprimer aujourd'hui, y a-t-il aussi ce refus. En fait, c'est un double refus : refus de considérer comme un fatras absurde l'histoire de l'humanité, et refus aussi de considérer que le tragique est fatal, que le non-sens est normal.

Mais, au-delà de ces considérations, peut-on actualiser nos réflexions à la lumière des réalités contemporaines nouvelles ? Je le pense, et j'accorde une attention particulière à cette idée exprimée par Paul Ricœur qui, devant l'explosion des technologies et des moyens matériels, a eu cette formulation : "Nous vivons une époque marquée par l'hypertrophie des moyens et l'atrophie des fins". C'est-à-dire que la question des valeurs ou des finalités s'estompe et s'efface au profit d'une inversion : les moyens remplacent la fin, ou les fins, et d'ailleurs, la question des fins ne se pose même plus.

Mais, me direz-vous, peut-on saisir quelques tendances profondes de l'Histoire au-delà des déceptions cruelles du XXe siècle où l'aspiration au bonheur et l'idéal d'une histoire de l'humanité en marche se sont soldés par les pires catastrophes ? Et quel serait le consensus minimum entre gens de bonne volonté, intellectuellement honnêtes et cherchant à l'être ? Je crois - ce sont encore quelques propositions que je vous fais - qu'on peut en affirmer trois. Trois tendances qui n'échappent pas à la contestation : l'accélération, la mondialisation et la dramatisation.

Il faut bien savoir qu'il a fallu des milliers et des milliers d'années, que dis-je ! - tout à l'heure je l'ai évoqué - des millions d'années, pour que l'humanité, que l'espèce humaine sur terre arrive à ce grand bond en avant, à ce grand tournant qu'est l'époque néolithique, c'est-à-dire, non seulement le passage de la pierre taillée à la pierre polie, mais la domestication de l'animal au lieu de

la simple chasse, et la mise en culture au lieu de la simple cueillette. Cela a constitué une avancée foudroyante, et les forces de production dont l'humanité a disposé à partir de ce saut, cette mutation, cette révolution, ont été littéralement décuplées. Il n'a fallu que quelques siècles - ou quelques millénaires - pour passer de cette révolution néolithique qui se passe il y a 20 000 ans en Mésopotamie, 2 000 à 5 000 ans ici en Gaule, pour qu'on en arrive - au milieu du XVIII^e siècle en Angleterre - à ce qui allait embraser l'Europe, puis le monde : la **révolution industrielle**. La révolution industrielle, avec la fonte au coke, la machine à vapeur, les chemins de fer, le machinisme, la production de masse, l'industrie, la mécanisation, a plongé l'humanité dans une ère tout à fait nouvelle. La famine a reculé dans les pays développés (dernière grande famine 1846 : maladie de la pomme de terre en Irlande), et les grandes épidémies qui entraînent des hécatombes et font disparaître jusqu'au quart ou au tiers de la population de villes et de villages qui disparaissent à leur tour. La dernière grande épidémie en Europe, en France, c'est, en 1720, la peste à Marseille : on voit la représentation de Mgr de Belzunce qui repousse la peste des murailles de Marseille. Et puis, il n'a fallu que quelques dizaines d'années - accélération toujours - pour qu'une troisième grande révolution, dans les forces de production, dans les techniques, apparaisse et se développe, et crée une réalité économique et sociale nouvelle ; je veux parler de la révolution que nous vivons en ce moment, celle en particulier des moyens de communication. Désormais, ce n'est plus la matière première ni même l'énergie qui comptent, mais la matière grise qui est la valeur déterminante. Cette révolution je l'ai appelée la **révolution nootique**, d'une racine grecque : noos, qui veut dire pensée. Ce qui compte aujourd'hui, c'est le savoir, la capacité qu'ont certaines économies d'accéder le plus rapidement possible à la maîtrise de l'information et à la plus grande masse possible d'informations. L'alliance décisive sera de plus en plus celle de l'informatique et des langages naturels. Vous avez entendu parler des mécanismes de reconnaissance automatique, de synthèse de la parole etc., qui vont conditionner le dialogue homme - machine et machine - machine.

L'accélération, on peut en citer d'autres exemples. L'humanité, au temps de Jules César, c'était quelques dizaines de

millions d'habitants. Au temps de Louis XIV, quelques centaines de millions. On arrive au premier milliard en 1850, et alors qu'il a fallu des millions d'années pour arriver à ce premier milliard, il a suffi de soixante-dix ans pour attraper le deuxième milliard (en 1920), et après ça s'emballé : 3, 4, 5, 6...

Comme autres exemples d'accélération, on pourrait prendre aussi l'exemple de la voiture, de l'avion, de la fusée, etc..

Accélération, je ne pense pas qu'on puisse refuser ce constat. Deuxième constat : la mondialisation. C'est vrai que la Première guerre mondiale a marqué un tournant décisif. Ma belle-mère me raconte souvent qu'étant petite fille - elle était du Nord - elle allait en cachette, avec ses copines, en vélo, le soir, voir le cimetière hindou où étaient enterrés les soldats hindous, parce qu'il y avait des formes particulières... Voilà, dans ce petit village du Nord, c'était l'irruption de la mondialité dans la vie de gens projetés sur la scène mondiale par cette effraction. Puis, la première guerre mondiale est à peine achevée qu'en 1929 déferle sur le monde une crise mondiale, où brusquement les frontières tombent devant la tornade qui ravage tout et qui entraîne dans le chaos des millions et des millions de chômeurs. Qu'il s'agisse de l'Angleterre, de l'Allemagne (6 millions), des Etats-Unis (14 millions de chômeurs). Troisième exemple, la deuxième guerre mondiale - encore plus mondiale que la première, car les théâtres asiatiques ou ceux d'Afrique du Nord y ont davantage d'importance.

Il y a une troisième tendance qu'il est difficile de contester : à côté de l'accélération, de la **mondialisation**, c'est la **dramatisation**. 7 millions de morts en tout et pour tout, c'est déjà beaucoup, en comptant largement, pour cette première guerre mondiale. Plus de 60 millions pour la deuxième, et puis des choses qu'on n'avait jamais vues alors que les pages d'une histoire multiséculaire sont remplies d'horreurs : six millions de Juifs exterminés dans des conditions qui dépassent l'imagination. Ces fous ont été découverts en 1945, l'année même où éclatait les premières bombes atomiques dans l'histoire de l'humanité : Nagasaki, Hiroshima, voilà aussi, dans la dramatisation, un sacré coup d'accélération, le franchissement d'un certain seuil ! Certes, la terreur nucléaire qui s'en est suivie connaît peut-être aujourd'hui un recul avec les processus de désarmement désormais à l'œuvre (il y a eu jusqu'à 40 fois de quoi faire sauter la planète, mais pourquoi

quarante fois ? une fois suffirait !), cependant, la miniaturisation des armes atomiques, chimiques, balistiques, bactériologiques, ainsi que l'affaiblissement des contrôles politiques sur des mouvements radicaux et déstabilisateurs, compensent, en dramatisation, les tendances décélératrices des différents processus de désarmement.

Dramatisation ! Il faut se rappeler que, depuis 1945 donc, où l'on a découvert l'horreur des fours crématoires et en même temps la bombe atomique dans l'histoire de l'humanité, jusqu'à aujourd'hui, il y a eu tous les jours plusieurs dizaines de milliers d'enfants qui sont morts de faim. Cela fait combien, de 1945 à nos jours ? Cela fait un milliard d'hommes, et notamment d'enfants, qui sont morts de faim et de maladies liées à la faim !

Alors, je ne vois pas comment on pourrait contester cette troisième tendance dans l'histoire de l'humanité contemporaine, à côté de l'accélération et de la mondialisation : la dramatisation.

Et aujourd'hui ? Comment se présente la situation pour quelqu'un qui veut à la fois mêler des considérations philosophiques, historiques et politiques et notamment à la lumière des concepts, de la réflexion et de la vigilance sur le sens des mots ?

Je dirai ceci : l'humanisme du XX^e siècle ne pourra éclore que si l'on prend conscience clairement de la gravité de la problématique mondiale, si l'on est d'accord sur la radicale alternative dans laquelle nous sommes. Je veux dire qu'autrefois le choix était entre le bien et le mal, et qu'aujourd'hui il me semble être entre le meilleur et le pire. Ou, si vous préférez, entre l'apothéose de l'humanité et l'apocalypse. Autrement dit, le fait qui me semble-t-il, l'emporte et qui doit être un préalable à toute réflexion sur un humanisme de demain, c'est d'abord la claire lucidité, la claire conscience de ce fait nouveau, c'est-à-dire une alternative historique radicale.

Certes, l'humanité pourrait entrer dans trois révolutions qui à mon sens seraient positives. Et déjà, on voit autour de nous des faits qui le laissent espérer : modernité, pluralité, solidarité.

Oui, l'on peut dire tout à la fois que notre modernité est riche de bienfaits immenses ou que cette révolution de l'intelligence, cette révolution que j'ai appelée nootique, peut très bien laisser aussi la place à une régression fantastique, à une

barbarie comme l'humanité n'en a jamais connu. Donc, les choses ne sont pas linéaires, monovalentes, mais dialectiques.

Deuxièmement, on peut dire, certes, que l'humanité est en marche vers la pluralité, c'est ce que j'appelle la révolution de la différence ou bien la révolution polyphonique. Oui, mais on peut dire tout autant qu'elle est menacée par le désert de l'uniformité ou par la jungle des ghettos, et que le jardin de l'unité-pluralité n'est pas toujours en vue.

On peut dire que la solidarité est en marche. On parle d'entreprises communautaires, on parle des Communautés européennes, africaines, arabes, asiatiques, méditerranéennes, atlantiques et autres - mais on peut dire aussi de la même manière que c'est le chacun-pour-soi qui l'emporte, que c'est l'individualisme débridé.

Donc, ce qui me semble surtout l'emporter, c'est le choix - et le choix de plus en plus grand - entre des tendances de plus en plus opposées. On peut dire que l'humanité a tendance aujourd'hui à aller vers l'empire unique - comme cela aurait failli être le cas au XVI^e siècle, s'il n'y avait pas eu la force de François I^{er} s'opposant à l'Empire des Habsbourg. Charles Quint disait que le soleil ne se couchait pas sur son Empire - et le rêve de l'empire universel, englobant toute l'humanité et l'intégrant hiérarchiquement, a failli se réaliser. Eh bien, aujourd'hui, on voit bien qu'il y a une tendance chez M. Clinton à confondre parfois Etats-Unis et Nations Unies. Est-ce que l'on va vers l'empire ou est-ce que l'on va vers une communauté universelle multipolaire, un concert polyphonique ? Notamment sous l'égide des Nations Unies, mais aussi des autres grandes aires, des communautés organisées. Peut-être que ce ne sera ni l'un ni l'autre, et que ce sera le règne des tribus.

Donc l'histoire est, contrairement à ce que certains pensent, ouverte, et ma thèse est qu'elle est de plus en plus ouverte. Et voilà pourquoi c'est une nécessité, une obligation pour chacun d'entre nous, pour chacune des familles intellectuelles, spirituelles, politiques, que de travailler à élaborer tous ensemble, par le dialogue, cet humanisme du XXI^e siècle. Car il ne peut pas y avoir de science simplement, sans conscience, il ne peut pas y avoir d'instruction sans éducation. Les fondateurs de l'école républicaine, qui avaient enlevé Dieu et la religion de l'école primaire et laïque, se sont tout de suite posé la question (les Félix Pécaut, les

Ferdinand Buisson, etc.). On ne peut pas simplement se contenter d'enseigner du calcul et de la grammaire, notamment aux jeunes, il faut que leur cœur vibre, que des sentiments moraux leur soient proposés. Aucune société ne peut se dispenser de culture, de morale, d'idéologie. La seule valeur marchande ne peut pas suffire car, si tel était le cas, au nom de quoi protesterait-on contre des enfants violés à l'âge de trois ans ? Il y a des cassettes qui se vendent sur le marché ! Si le seul critère est la loi du marché, alors tout est permis.

Il faut que nous revenions très vite à affirmer des valeurs, à éduquer l'Homme dans le sens des valeurs. Il n'y a pas de société sans idéologie, ce mot d'idéologie qui est souvent décrié est un très beau mot qui a été créé deux ans après la mort de Condorcet. Condorcet est mort en 1794 mais c'est lui qui a été à l'origine de l'éclosion de ce mot, qu'il n'a pas créé. Il en a créé bien d'autres comme sciences humaines, sciences morales, etc., et c'est au sein de sa famille de pensée, les "idéologues", qu'un de ses amis, Desfaut de Tracy, deux ans après sa mort, invente le mot en langue française : "idéologie" ou science des idées.

Puisons dans certaines tendances qui existent, et qui sont souvent très anciennes, les matériaux avec lesquels nous construirons ce temple humaniste du 21^e siècle. Il y a l'olympisme, il y a le nobélisme, il y a le delphisme, il y a le dialogue des philosophies et des religions. Il y a quelques années, la Ligue de l'Enseignement a rassemblé des hommes des confessions religieuses et des hommes de la Franc-maçonnerie pour discuter de certains grands thèmes. Car la science et les développements actuels de la science nous obligent à mettre la morale au cœur de nos préoccupations politiques et sociales. Peut-on vendre des embryons congelés dans les Prisons ? Peut-on procéder à tous les clonages humains que l'on veut ? L'impératif moral, l'éthique, l'éthique internationale deviennent des exigences fondamentales. Est-ce qu'avec ces nouvelles technologies aux possibilités infinies on peut découper les œuvres littéraires ou artistiques, et les passer à la moulinette, et les revendre d'une manière transformée, où l'on veut, librement ? Et le droit moral des auteurs, qu'en fait-on ? Autrement dit, je voudrais affirmer cette idée, qui est chez moi plus qu'une idée, qui est un sentiment, qui est une ardente obligation, qu'à la mondialisation qu'on nous présente comme unique,

nécessaire, il y a une autre mondialisation qui s'accompagne d'une régulation dans le sens de la synthèse humaniste, équilibrée et maîtrisée.

"Ménage" et "ménagement" sont de vieux mots français qu'on trouve aussi avec "management", depuis plusieurs siècles. Quand Henri IV demande à Olivier de Serres de faire un ouvrage d'agriculture, Olivier de Serres, qui est un ami de Sully, l'appelle "Théâtre d'agriculture et ménage des champs". Cela veut dire qu'il y a un compromis et un équilibre. On associe le jaillissement de la liberté individuelle et la discipline, la maîtrise de l'ensemble, la maîtrise collective, la maîtrise sociale. Aujourd'hui, il me semble que l'humanisme de demain doit justement être un **humanisme de synthèse englobant liberté et régulation** : sinon, le prison de la vache folle, sinon, le nuage de Tchernobyl, sinon, le virus du sida, sinon, tous les dégâts qui menacent l'environnement et qui empoisonnent l'air et l'eau, sinon, le surarmement, tout cela aura vite fait, soit de transformer l'humanité en barbarie, soit de mettre fin à l'aventure humaine.

Par conséquent, l'humanité est placée peut-être devant un fait radicalement nouveau. On a souvent dit que la nécessité faisait vertu. Il me semble qu'aujourd'hui, **c'est la vertu qui est devenue une nécessité**, mais une vertu comprise au niveau, non seulement individuel (dans les rapports avec son voisin de palier, avec sa femme ou avec ses enfants), mais une vertu au sens du **civisme planétaire**. Il faut une **éthique internationale** qui englobe les "5 D" : démocratie et droits de l'homme, défense de l'environnement, désarmement dans la sécurité, développement harmonisé de tous les peuples, dialogue des cultures et non pas monoculture. [...]

Voilà ce que devrait être un humanisme de synthèse ou une synthèse humaniste, associant raison et sentiment. On a souvent opposé la tradition rationaliste française à la tradition germanique qui mettait l'accent sur le sentiment, l'intuition, l'instinct ; c'est la célèbre polémique opposant Herder aux philosophes français du XVIII^e siècle. Mais Rousseau avait déjà prévu qu'il ne fallait s'engager ni dans l'une ni dans l'autre impasse, et qu'il fallait associer les deux dimensions. Il dit dans *L'Emile* : "*La raison certes est universelle, mais l'esprit appartient à chaque peuple*", il faut donc associer les deux et marcher sur ses deux pieds, il faut

associer le cœur et la raison comme il convient d'associer liberté et égalité.

Puisque je dis "raison", et puisque je dis "liberté", je ne peux pas m'empêcher de penser à cette neuvième période, dans cette *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, l'œuvre magnifique que Condorcet compose alors qu'il est caché chez Mme Vernet près de Saint-Sulpice, et que l'ombre de la terreur montagnarde fait planer sur lui un danger fatal. Cette neuvième période s'intitule : "De Descartes à la naissance de la République française". Cela pourrait s'appeler : de la raison à la liberté ! Mais Condorcet évoque aussi un autre idéal, un autre but : le bonheur du peuple. Il dit avoir *créé une histoire nouvelle*, parce qu'il ne s'est pas intéressé au seul bonheur des rois, des princes, des généraux qui ont connu des fortunes dans des guerres aventureuses, mais au bonheur de *la masse du peuple*, c'est-à-dire de la totalité de l'humanité, de la totalité de la société, de la totalité de l'espèce humaine.

C'est en associant donc raison et sentiment, liberté et égalité, bonheur individuel et bonheur social et planétaire, que peut-être nous forgerons l'humanisme du XXI^e siècle. Grâce au dialogue des familles intellectuelles et spirituelles, grâce à la bonne gouvernance des Etats et des grands ensembles communautaires, l'humanisme universel peut voir le jour. Travailler à le faire éclore m'apparaît comme une obligation désormais fondamentale.

Victor Hugo, dans *Les Châtiments*, disait : "Ô République universelle, tu n'es encore qu'une étincelle ; demain tu seras le soleil"

Questions

Q: J'ai le souvenir personnel, lorsque j'étais enseignant, de ces graphiques qu'on accrochait au mur et qui montraient les étapes : apparition du langage, de l'écriture, puis invention de l'imprimerie. Ces étapes ne sont pas apparues dans votre exposé.

SF : C'est vrai que, pour le langage, j'en ai parlé, mais en revanche l'écriture et l'imprimerie je ne les ai pas évoquées. J'ai eu tout et l'imprimerie est apparue dans l'humanité.

de l'école sont des étapes importantes dans l'histoire de l'humanité. Aujourd'hui, la possibilité pour beaucoup de recourir à l'information qu'on appelle en temps réel me paraît aussi un phénomène majeur. Mais puisque je vous accorde que j'ai tort et que c'est vous qui avez raison, j'en profite pour rebondir sur ce dernier point !

Après le langage, l'écriture, l'imprimerie, l'école, nous sommes aujourd'hui en présence d'un phénomène qui m'ancre dans la conviction de cette dualité fondamentale que j'ai évoquée. S'il est vrai, en effet, que, grâce aux travaux des banques de données sur Internet, je vais pouvoir accéder à tous les savoirs du monde, en revanche quelle porte ouverte à tous les révisionnismes, à tous les viols d'enfants, à tous les proxénétismes, et surtout, comme me disent beaucoup de scientifiques, à des dangers plus pervers encore parce que moins apparents, moins immédiats, comme, par exemple, le fait de croire que l'information, c'est de la science. Alors que la science est une information traitée, organisée, disciplinée, digérée, et non pas l'accumulation des faits. Un grand mathématicien français, Henri Poincaré, disait : "*Pas plus qu'un tas de pierres ne fait une maison, un tas de faits ne fait une théorie scientifique*". Donc, la menace est bien de noyer des gens sous le flot d'une surinformation ponctuelle. Pour tous ceux qui n'ont pas les cadres élémentaires, intellectuels, pour digérer, filtrer, assimiler tous ces flots d'information, cela risque d'être la noyade.

Q : Vous avez parlé de la mondialisation : quelle évaluation en faites-vous, depuis votre fonction dans la francophonie?

SF : Votre question est fondamentale, Monsieur, et je vais vous répondre exactement dans le sens de ma dernière intervention, de la réponse que je viens de faire à l'orateur précédent.

En Francophonie, et en plein cœur, nous avons eu des affaires très noires : Algérie, Rwanda, Cambodge ! Ça fait beaucoup, et cela m'incline plutôt à être prudent, modeste et vigilant. Voyez-vous, c'est toujours cette alternative ou cette dualité dont nous parlions il y a un moment. Quelqu'un se plaignait au P. Malebranche : "*Regardez, ma maison brûle, Dieu est méchant, etc.*", et le P. Malebranche de répondre : "*Oui le feu c'est terrible, mais vous savez que Dieu a créé l'eau aussi !*". Autrement dit, nous sommes

mon expérience en tant que francophone, et je vous réponds que j'ai eu beaucoup de peine devant tant de désastres et devant tant d'impuissances. Et, d'un autre côté, j'ai vu les francophones prendre des positions salutaires pour l'humanité entière, et que souvent ils prenaient seuls ou conjointement avec les Européens.

Cela a été le cas de l'accord conclu en faveur de l'exception culturelle, en octobre 1993, alors que la thèse américaine paraissait devoir l'emporter, et que toute la presse mondiale ricanait sur la position française. Moi qui suis historien, et qui recueille, vous le savez, les documents qui peuvent servir de témoignages pour plus tard, je peux vous dire que tous les témoignages de la presse d'avant 1993 disaient que la position française allait être ridiculisée, en dehors du fait qu'elle ne pouvait l'emporter ! Or, il y a eu un ministre belge francophone qui a réussi à réunir ses autres collègues européens de la communication, à Mons, et tous ensemble ils ont pris une position unanime : les six points de Mons ! Et ils décidèrent qu'ils ne transigeraient pas là-dessus. Et quelques jours plus tard il y eut le vibrant discours, le discours exceptionnel et que j'ai entendu avec émotion, de François Mitterrand, à Maurice. C'était lors du 5e Sommet de la Francophonie. A cette occasion, quarante-sept pays francophones, du Cambodge à Maurice, en passant par la France et le Sénégal et bien d'autres pays, ont adopté, en présence même du secrétaire général des Nations Unies Boutros Boutros-Ghali (qui est maintenant Secrétaire général de la Francophonie), une position commune en faveur de l'exception culturelle. Et, du fait qu'ils étaient tous d'accord et sur la même position que l'Union européenne, les choses ont basculé en faveur de cette thèse qui paraissait mal embarquée, bien audacieuse, bien marginale au départ ! C'est cette thèse qui finalement l'a emporté.

Donc, voyez-vous, nous avons là matière à nous réjouir devant le constat de cette influence que nous avons réussi à avoir sur le cours des choses. Il y a d'autres points, Monsieur, qui illustrent le rôle historique joué par les Francophones dans le monde, par exemple l'action qu'ils mènent contre certains armements. Ainsi, à Montréal, s'est tenue il y a quelques semaines une grande réunion internationale contre les mines anti-personnel. Tous les pays francophones, comme par hasard, étaient d'accord sur une position très ferme pour détruire les mines antipersonnel, alors que certaines grandes puissances y étaient opposées.

Nous avons vu les francophones être unis aussi sur les mêmes positions, dans les conférences planétaires sur l'écologie. Ils se sont montrés partisans de prendre des mesures contre la pollution, contre les nuisances, contre les pluies acides, contre les gaz qui provoquent des effets de serre, etc.. Et les Etats-Unis sont allés leur dire : non, nous sommes prêts à payer pour être exonérés des poursuites... alors qu'on a vu le Canada, la France, prendre des positions diamétralement opposées.

Et j'ai remarqué que sur la bioéthique, le refus du clonage humain, etc., le même cas de figure s'est présenté. Donc, voyez-vous, j'ai à la fois des inquiétudes et des espérances. Ce qui est très important, c'est que les francophones accordent un intérêt particulier à la langue et plus que d'autres. Pour eux, langue et pouvoir, pouvoir et langue, sont très liés. Le royaume de France, qui se voulait indépendant vis-à-vis de l'empereur et du pape, a puisé dans la puissance des lettres, des arts et des sciences une légitimation morale de son pouvoir politique. Voilà pourquoi, aujourd'hui encore, aucun président de la République française ne peut être indifférent à la littérature, quand il ne cherche pas à être auteur lui-même. C'est le cas du président Senghor, c'est le cas de beaucoup d'autres hommes politiques francophones !

Alors, je crois que les francophones feront mûrir l'idée mobilisatrice d'une éthique internationale. Nous nous souvenons de François Mitterrand réunissant tous les Prix Nobel de la planète, etc.. Je pense que cette idée-là progressera grâce à certains pays francophones, grâce à certaines universités francophones. Ainsi, par exemple, l'Association des universités francophones partiellement ou entièrement francophones (AUPELF), a réuni, il y a quelque temps, un grand colloque international sur le thème : "faire signe au monde", c'est-à-dire aller vers l'élaboration d'une éthique internationale, pas simplement d'une science internationale.

Q : Si les valeurs républicaines s'opposent à l'exclusion, l'individu ne s'intéresse plus à la vie de la cité, alors quel avenir ?

S.F. : Votre question me permet de dire des choses que j'avais complètement oublié de dire, parce qu'on ne peut pas tout dire, et quelquefois on est amené à faire de grands oublis. Ce qui m'effraie,

c'est que le vice soit devenu légitime. Il est vrai que, souvent, je me mets à la place des parents, des instituteurs, des éducateurs. Où trouver les mots justes et le ton juste pour dire à des jeunes : ne tuez pas, ne criez pas, soyez civils, soyez polis, ceci, cela... quand le monde est fait de pirateries, d'injustices et d'escroqueries ? Il n'est qu'à penser aux flots de l'argent provenant de la drogue, de la corruption politique, du trafic d'armes, de la prostitution, des casinos et autres jeux ! Tous ces flots se réunissent ensemble sous la houlette de la spéculation, qui fait bouger des masses de plusieurs dizaines, de plusieurs centaines, que dis-je ? de plusieurs milliers de milliards de dollars par jour. M. Soros a dit s'être fait 5 milliards de dollars en une seule journée sur la dévaluation de la Livre sterling. Pierre Bérégovoy m'a dit : « *Il m'a téléphoné pour me demander si le franc allait être dévalué ! - j'aurais évidemment une part importante de ristourne !* » Comment dire à des jeunes qui ont « chipé » dans un Prismic, qui ont tagué des murs, comment leur dire : un peu de morale, un peu de respect, quand ils ont, contrairement à ce qui se passait autrefois, la possibilité de savoir tout cela ?

Voilà pourquoi je dis : l'éthique doit être individuelle, familiale, scolaire. Je m'insurge contre le manque d'instruction civique et morale à l'école. Nous devons aussi nous coaliser pour construire une morale planétaire. Nous devons tous ensemble, parents, citoyens, militants politiques, membres de la franc-maçonnerie ou d'autres familles spirituelles ou politiques, nous devons tous agir pour que s'érige **une éthique internationale**. Pourquoi ? Parce que nos gouvernements ne semblent plus pouvoir embrayer sur la réalité. Puisque les mécanismes sont mondiaux, le nuage de Tchernobyl défie les frontières et les gouvernements pris individuellement, isolément. Il est évident qu'on ne peut prendre de positions efficaces que si elles sont internationales, contre le sida et dans la lutte contre les épidémies nouvelles (le sida ce n'est rien, je sais que c'est un crime de dire des choses pareilles, mais vous savez que le virus d'Ebola tue quarante fois plus vite !). Les nouveaux virus se moquent des passeports, des visas. Autrement dit, il faut que nous mettions en place, non seulement une éthique, mais des mécanismes contraignants à l'échelle internationale, puisque nos démocraties à l'échelle nationale, nos rouages nationaux n'ont plus la prise qu'ils avaient autrefois sur les événements et sur les réalités.

Donc, il faut à la fois une conscience civique planétaire et des mécanismes efficaces, par exemple des mécanismes de prévention des conflits à l'échelle internationale. Je crois que certains pays- cela rejoint aussi votre question- certains pays francophones vont vers la constitution de mécanismes de prévention des conflits à l'échelle internationale.

Par ailleurs on ne peut pas lutter contre les délinquants à la porte des lycées et ignorer les grands bonnets de la drogue, à l'échelle internationale ! Il convient de réguler les flots financiers qui traversent toutes les frontières, toute autre politique serait hypocrite, et, en plus, inefficace.

Je crois que l'assisté n'est pas un citoyen. Ceci complète ce que je viens de vous dire. Un jour, Raymond Barre m'a invité chez lui parce qu'il était très intéressé par la session du Haut Conseil que nous avons tenue sur "la coopération des coopérations", c'est-à-dire la coordination de toutes les formes de coopération entre elles. Je suis allé le voir. Nous avons discuté longuement, et à la fin de l'entretien, comme j'ai vu qu'il était intéressé, je lui ai dit : "*M. le Premier ministre, j'espère que nous pourrions compter sur votre vigilant soutien lorsque nous demanderons quelques moyens pour mener à bien une politique francophone*". Il m'a dit : "*Mais bien volontiers, cher Monsieur, seulement il faudrait que les Français paient l'impôt sur le revenu !*" Et c'est là que j'ai appris qu'il n'y avait pas la moitié des Français qui payaient l'impôt sur le revenu. J'ai écrit une lettre à Michel Charasse, qui était alors ministre du budget ; je lui ai dit : "*Ecoute, je sors de chez Raymond Barre, voilà ce que j'apprends, je voudrais avoir le cœur net sur cette affaire, dis-moi exactement de quoi il retourne*". J'ai attendu quelque temps, je crois dix jours, et j'ai reçu une lettre de Michel Charasse, très circonstanciée, de quatre pages, avec des tableaux, par catégories socioprofessionnelles. Et il s'avérait que, pour certaines catégories, ce n'étaient pas 50, mais 60% des gens qui ne payaient pas d'impôts ! Alors moi je dis : il faut payer, ne serait-ce qu'1 franc, 10 francs, sinon comment voulez-vous que quelqu'un se sente responsable, coresponsable, des affaires de la cité ?

Vous avez raison, Monsieur, je suis tout à fait d'accord, il faut éviter les mécanismes d'assistance. Je sais bien qu'il est difficile de les éviter dans des cas d'urgence et d'extrême nécessité, mais il faut

toujours veiller à ce que les mécanismes de solidarité soient des mécanismes de réapprentissage, de remise en circuit du citoyen.

Q : Quand j'ai vu le titre de votre communication de ce soir, j'ai été pris d'un certain accès de folie optimiste en me disant : je vais enfin savoir ce qu'il faut faire pour que des jours heureux s'annoncent à nous. Je suis obligé de réviser un peu mon jugement à la baisse, et il me semble avoir compris que vous désigniez les conditions fautes desquelles nous allons vers une catastrophe généralisée. C'était, je dois dire, assez proche de mes convictions personnelles. J'aimerais que vous nous disiez votre sentiment profond : est-ce que vous pensez que le pire est évitable ou est-ce que, de par votre action dans la francophonie et dans cette connaissance du moyen de véhiculer la pensée entre les hommes, vous n'avez pas l'impression qu'actuellement on s'engage dans une spirale assez pirandellienne, où de plus en plus la charge sémantique des mots varie d'un interlocuteur à l'autre, et où on se cache les vérités à travers les mots ?

S.F. - Ce que vous avez dit à la fin de votre intervention ne manque ni d'humour ni de gravité en même temps, l'humour étant préférable à la gravité même lorsqu'on pense que les choses sont graves, puisque Chamfort disait que la gravité était "l'art des sots". L'esprit français fait toujours préférer l'humour, même lorsqu'on pense et parle de choses sérieuses.

Oui, sur le dernier point de votre intervention, permettez-moi de vous dire qu'en 1983 une université américaine très célèbre, l'Université de Pennsylvanie, a fait un rapport très alarmiste sur les dangers du flottement du langage. En effet, les Américains n'ont pas de tradition régulatrice comme les Français, avec l'Académie, les règlements, l'intervention de l'Etat dans la politique de la langue. Il faut dire qu'en France, 1635 (Académie française), 1636 (le Cid), 1637 (Discours de la Méthode), 1643 (Rocroi), tout cela fait un tout ! Revenons à cette inquiétude de cette université américaine : du fait de l'absence de tradition d'intervention dans le domaine de la langue, c'est le laissez faire, l'ultra liberté laissée à chacun. Si bien qu'on est arrivé à un désastre : les uns et les autres mettent des sens opposés sous les mêmes mots ! On ne parle pas la même langue entre telle ville et telle autre, tel cœur de ville et telle banlieue. Les mots flottent comme les monnaies. Alors comment voulez-vous

qu'il y ait un échange loyal, bénéfique, heureux, positif, etc. ? Il faut un étalon or dans les échanges langagiers !

Donc, vous avez tout à fait raison, cher Monsieur, on manipule les hommes avec les mots ; on en arrive même à des aspects comiques. On dira par exemple "technicien de surface" pour balayer ! Le mot "libéral" ne veut plus rien dire, parce que si moi je suis libéral, est-ce que libéral veut dire aussi : liberté de l'argent, de la drogue, du trafic d'armes, de la prostitution, du jeu, de la propagande révisionniste ou en faveur de la pédophilie ? Même Soros qui a gagné beaucoup dans la spéculation monétaire (5 milliards de dollars en 24 heures sur la Livre sterling) nous alerte maintenant en disant : attention, on va dans le mur si on continue comme ça, il faut un minimum de régulation. Alors je ne comprends pas pourquoi nous n'avancions pas, puisque Lionel Jospin dans sa déclaration, son programme présidentiel de 1995, parlait de taxe sur les spéculations financières, et que Philippe Seguin, leader du RPR, en parle aussi. J'ai l'impression que tout le monde en parle et que, comme dans certaines religions, il suffit de prononcer les mots et on croit qu'on a fait les sacrifices rituels convenus, et que, par conséquent, cela suffit.

Mais il ne suffit pas de diffuser les mots, il faut aller un peu plus loin que les mots. Un jour il y a une dame du monde qui demande à Bergson à la fin de sa conférence : "Maître, peut-on aller au fond des choses ?" et il répondit : "Mais les choses ont-elles un fond ?" - Alors pour essayer d'aller au fond de votre question, je vous ferai part d'une boutade - surtout ne la prenez pas mal - j'ai créé une formule (mais je ne dis pas que c'est moi qui l'ai fait) ; quand on me dit : "vous êtes optimiste ou pessimiste ?" alors je réponds : "L'optimisme est la forme la plus sympathique de l'imbécillité !" C'est-à-dire qu'on ne peut être optimiste qu'à condition d'avoir fait un constat souvent pessimiste de la réalité, tragiquement lucide. L'espérance est après la désillusion.

C'est pour cela que tout à l'heure je disais : on ne pourra forger l'humanisme du XXI^e siècle que si on a d'abord pris conscience de ce que la réalité d'aujourd'hui recèle de dangers, de menaces, etc.. Je ne vois pas pourquoi d'ailleurs l'uniformisation, qui est une de ces menaces, ne serait pas poussée à l'absurde, et pourquoi on ne demanderait pas aux généticiens de créer une taille

unique, un poids unique ! Cela va abaisser considérablement le coût de revient des vêtements, des chaussures...

Est-ce qu'on va pouvoir éviter les catastrophes ? Je ne le sais pas. Mais si on veut les éviter, il faut d'abord en parler, parler de leur possibilité. Or, ce qui m'inquiète aujourd'hui, c'est le discours lénifiant : les choses vont bien s'arranger d'elles-mêmes, par un certain mécanisme naturel. Eh bien non, le propre de l'homme est qu'il est différent du reste de la nature. L'homme n'est pas naturellement naturel. D'ailleurs, la maman qui veut prendre une photo de ses enfants leur dit : "Soyez naturels !" Cela prouve bien qu'on n'est pas naturellement, spontanément naturel. Le pire et le meilleur peuvent arriver, l'apocalypse comme l'apothéose de l'humanité. On n'a jamais vu, dit-on, en parlant de la Bosnie Herzégovine, des scènes d'une telle bestialité ! Mais attention, c'est une injure qu'on fait aux animaux, on n'a jamais vu un lion arracher les testicules d'un lion et les mettre dans la bouche d'un autre lion, et en plus en lui faisant un signe de croix. Jamais, jamais on n'a vu cela !

Autrement dit, l'homme peut basculer. Ça peut être Einstein, ça peut être Sœur Térésa, ça peut être Hitler, ça peut être... tous ces bourreaux qui assassinent, en Algérie, hommes, femmes, enfants. On peut trouver un homme ordinaire ou un diable chez le même homme. J'ai eu des camarades d'école qui me racontaient que lorsqu'ils prenaient un "fellouze", ils entaillaient ses intestins et ils tiraient dessus, le faisant tourner autour de l'arbre ! Le FLN a commis des exactions, lui aussi, et non des moindres ! Autrement dit sommeillent, en nous, les monstres, et "*el sueño de la razon produce monstruos*", comme disait Goya. L'endormissement de la raison a produit des monstres. Dès que vous voyez la raison s'éteindre, les écoles fermées, les petites filles ne plus avoir le droit d'aller à l'école, etc., là est le chemin de la monstruosité. Ainsi, pour un temps limité, je ne suis sûr de rien. J'ai cité des chiffres récemment à de jeunes élèves brillants, d'une classe de BTS, qui m'ont posé la même question que vous, Monsieur. En particulier, je sais une chose : tous les pays d'Afrique subsaharienne ont connu dans les vingt-trois ans derniers un doublement de la population. S'ils maintiennent leur taux d'accroissement démographique actuel ils vont connaître dans les vingt-trois ans à venir un nouveau doublement. Donc, un quadruplement en quarante-six ans ! Or, dans

les pays occidentaux, lorsque nous avons connu la révolution industrielle qui s'est accompagnée d'une révolution démographique, la courbe de croissance démographique n'a jamais dépassé 1,55% au point culminant en Angleterre, en 1825, alors que la croissance économique était de plus de 2%. Le surplus a permis de faire reculer la famine, et de procéder à des investissements productifs. Comment voulez-vous que des pays qui ont connu une croissance de leur endettement de 800% (c'est le cas du Mali en dix ans), et qui connaissent par ailleurs ce fléau d'une pression démographique surpassant la croissance économique, puissent décoller aisément, sans compter les fléaux climatiques, et puis les fléaux épidémiologiques ? Comment voulez-vous que le développement harmonieux s'installe, par quel miracle ?

D'autant qu'en plus l'idéologie à la mode exclut l'aide au profit du libre commerce. Certes, les gouvernements français ont peut-être commis une erreur en fournissant une aide trop mécanique aux Etats africains, alors qu'on aurait pu former davantage les **acteurs sociaux** de la société africaine : les entrepreneurs, les mouvements de jeunes, de femmes, et qu'on aurait pu accorder la priorité à la formation des maîtres, la coopération d'école à école, d'hôpital à hôpital. Peut-être que la déperdition en ligne de l'argent aurait été moindre. Parce que vous savez ce qui est arrivé à certaines coopérations, c'est comme les pluies tropicales, elles descendent du ciel mais n'arrivent pas à terre.

Le principe de solidarité inspire les mécanismes de coopération mis en place par la Communauté européenne dans le cadre des accords de Lomé, avec les 70 pays ACP. Il s'est agi de stabiliser les cours des matières premières, pour leur assurer une garantie d'exploitation. Car, en effet, Maurice a décollé de manière merveilleuse, parce qu'il y a eu une stabilisation du cours du **sucre**, qui a permis une croissance dans d'autres secteurs. Autrement dit, il ne faut pas abandonner les mécanismes de solidarité, mais aussi il faut être persuadé qu'il faut en trouver d'autres, qui soient susceptibles de créer les moteurs de la croissance. En partie la classe d'entrepreneurs, je dis bien **d'entrepreneurs** et non pas de prédateurs, doit être encouragée.

Alors je reprends la question : pourra-t-on éviter les catastrophes ? Ce qui me laisse inquiet, ce sont les facteurs écologiques. On n'a pas évalué les dangers qui pèsent sur les

bastions forestiers de la planète. Quand vous voyez les simples ravages du Niño, ce système de masses d'air chaud et desséché, provoquant des mécanismes en chaîne, quand vous voyez les ravages provoqués par les nouveaux virus, on est frappé par la fragilité de certains écosystèmes. Je connais beaucoup de médecins français qui pensent qu'on devrait réserver à l'Afrique une part importante des ressources récoltées lors des campagnes contre le sida ; même si ce n'est pas par sentiment, même si ce n'est pas par amour, même si ce n'est pas par charité. Car, en effet, au-delà de la bienfaisance, de la fraternité, il y a la simple raison, le simple calcul : on devrait s'intéresser au sort de ces populations africaines, sinon l'humanité entière pourrait être menacée. Il faut bien savoir qu'aujourd'hui la vertu est devenue une nécessité ! Il faut bien réfléchir au fait que des peuples africains, des sociétés africaines entières ne sont pas en mesure d'acheter un médicament. Des escrocs vont leur vendre pour des prix dérisoires des médicaments périmés qui vont avoir un effet sur les parasites, microbes, virus, bactéries et autres agents pathogènes. Ils existaient déjà, donc c'est l'activation de leur virulence qu'il faut déterminer et explorer, ce n'est pas leur naissance : ils étaient déjà là. Ce qu'il faut comprendre, c'est la réactivation de leur virulence. Ils vont voyager. Car si on peut arrêter les flux migratoires exorbitants, les drainer, les maîtriser, avoir une politique intelligente de retour, d'investissements, etc., on ne peut rien faire contre les virus.

Pourra-t-on juguler les menaces écologiques et celles qu'implique la bombe virologique ? Je n'en suis pas sûr. Mais il y a là des raisons de plus pour retrousser ses manches. Comme disait le général de Gaulle, quand on veut planter de grands arbres, il faut s'y prendre très tôt. Plus on sait que la menace est grande, plus il faut agir vite et fort. Et il faut agir vite et fort en coalisant, en fédérant nos énergies à l'échelle de la planète. Voilà pourquoi je me rebelle contre les gens qui refusent l'idée de régulation internationale. De même qu'il y a des tribunaux pour les crimes contre l'humanité, il devrait y avoir des **délits d'incivisme planétaire** ; voilà une notion à créer, un délit d'incivisme planétaire, pour tous ceux qui refusent de concevoir ou d'appliquer des dispositifs d'ordre sanitaire, écologique, des dispositifs économiques de régulation. Je le dis très franchement, je ne suis pas pour les collectivisations, mais enfin, il faut que les masses de capitaux spéculatifs qui gèlent les forces

productives retournent à l'investissement économique et à la protection sociale.

Nous devons-nous opposer aux paradis fiscaux, aux taux usuraires, aux secrets bancaires et attirer vers l'investissement productif, créateur d'emplois, de nouvelles richesses et de nouvelles satisfactions pour de nouveaux besoins. Sinon, on va assister à l'aggravation d'une tendance qui se vérifie tous les jours : des modernisations technologiques et économiques s'accompagnant d'une raréfaction de l'emploi. Alors, qui paiera ces masses qui se gonflent de tous ces exclus des circuits économiques ? Cela évoque la plèbe à Rome, où il y avait une multitude de gens qui venaient tous les matins réclamer la manne ! Mais cela n'a pas duré longtemps ! Ce genre de système ne résiste pas longtemps, surtout à l'époque où la télévision montre tout à tout le monde.

Il faut une régulation internationale. J'enrage contre ceux qui freinent ce processus de régulation internationale. Quand François Mitterrand, un jour, au G7 de Londres, avait dit qu'il fallait absolument discipliner les taux d'intérêts, le cours des monnaies, les parités monétaires, et qu'il fallait un minimum de régulation, de discipline au niveau international, Mme Thatcher lui a dit tout de go, en pleine discussion : "Bla bla bla !". C'est dire que, pour certains, toute idée de discipline, d'organisation, d'aménagement, de maîtrise de la planète, sont des idées farfelues, incongrues ! Ajoutons qu'il y a un abus de langage à propos du mot "liberté". Qu'est-ce que la liberté individuelle sans régulation sociale ? Le Père Lacordaire disait : "*Entre le fort et le faible, entre le riche et le pauvre, entre le maître et le serviteur, c'est la liberté qui opprime et la loi qui affranchit*". Et Thucydide, dans *l'Histoire de la guerre du Péloponnèse*, affirmait : "*Les barbares obéissent à des hommes, les citoyens d'Athènes obéissent à des lois*". Un économiste très libéral, pas du tout socialisant, Prix Nobel d'économie, Maurice Allais, déclarait pour sa part : "*La suppression de toute régulation réelle est en opposition avec les principes qui conditionnent la survie de notre civilisation*".

Q : La Francophonie peut-elle influencer sur les relations Nord-Sud ?

SF : L'heure avance mais je ne voudrais pas donner l'impression que je veux expédier votre question, Monsieur,

d'autant qu'elle me touche de près et qu'elle est très importante. Avant toute chose, je me permets de dire que pour l'Afrique je vous recommande deux documents qui sont des productions de notre Haut Conseil de la Francophonie, il vous suffira de les demander : il s'agit des Actes d'une session consacrée aux sociétés africaines et à la Francophonie, et d'un *Cahier* spécial "Afrique : quel marché de la culture ?" Laissez-moi simplement vous dire que nous devons instaurer entre pays francophones du Nord et du Sud des relations exemplaires de solidarité et d'échange. La Belgique, le Canada, la France ont des politiques publiques d'aide au développement, plus importantes que celles du Japon et des Etats-Unis. Nous devons, grâce à des actions de formation et à des coopérations mobilisant les collectivités locales, les associations, les professions, aider les pays du Sud à se doter de structures démocratiques, d'élites intellectuelles, de dynamisme économique. Grâce à la France et à la coopération francophone, des chanteurs, des dramaturges, des cinéastes africains peuvent s'illustrer sur la scène internationale et donner sens à notre idéal de civilisation universelle, plurielle et fraternelle.

CONCLUSION

« *Mais qu'est-ce qui vous réunit ?* », demande un journaliste au Président Bongo au cours d'un reportage à la télévision sur le premier Sommet de la Francophonie, à Paris en 1986. Le Président gabonais répond : « *la langue* » ; « Ah ! bon ! c'est tout ? » s'exclame son interlocutrice, un peu déçue ; et le Président de répliquer : « *Mais Madame, la langue, c'est tout !* »

Au cours de mes recherches sur Condorcet, l'un des plus grands humanistes du XVIIIème siècle, j'ai pu constater combien était grand, chez beaucoup de philosophes français de cette époque (comme d'autres époques d'ailleurs), l'intérêt qu'ils portaient à la langue ; sans elle, point de pensée ; sans honnêteté langagière, sans « langue républicaine » (c'est-à-dire claire, transparente, précise) pas d'échanges riches, pas de citoyenneté ou de démocratie possibles.

Aujourd'hui, on veut nous faire accepter comme langue un sabir international fait de sigles, de borborygmes, d'abréviations et d'anglo-américain basique ; mais ces phrases sans construction, sans conjugaison, sont souvent faites de mots dont les sens sont vagues ou confus. Le laisser-faire linguistique, l'ultra libéralisme langagier conduisent à des catastrophes ou à de graves manipulations. Les mots flottent comme les monnaies, il n'y a pas d'étalon or qui permette au commerce d'être de bon aloi, selon la métaphore déjà utilisée par Quintilien dans son *Institution Oratoire*. Il faut à la langue l'équilibre (toujours instable, il est vrai) de la rigueur et de la saveur, de la discipline et de la vie. Grâce aux Académies, aux traditions scolaires, à la vigilance des pouvoirs publics, la langue de Molière et de La Fontaine a traversé les continents et les générations. De plus, cette langue française se veut autre chose qu'un code simplifié. « *Notre langue ne se contente pas de transmettre le minimum opérationnel, elle organise une pensée* », disait François Mitterrand.

La pensée scientifique, confrontée aux données de la complexité, de l'interdisciplinarité et devant se garder des écueils de l'empirisme comme du dogmatisme, doit posséder une langue

206